L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 2 NOVEMBRE - 1864.

entre les rues Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI MATIN, 2 NOVEMBRE.

Vendues à l'encan de ce jour.

Par B. Roger & Co., à leur salle d'encans : Marchandises sèches.

Par G. Lebermann, à sa salle de vente : Chaussures, marchandises sèches, chaudières métriques, &c.

Par H. H. Jones—Passage de la Bourse, rue Bienville : Meubles et annonces.

Par A. Desmarais, rue du Magasin d'encan : Meubles divers, poêles, fer vieux, &c.

Par Hoffman & Marks—Deux lots de chaudières, rue de Chartres No 38 : Marchandises sèches, vêtements, lingerie, chaussures et pelleterie.

PAR LE TELEGRAPHE.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE

Nouvelles du Nord

Jusqu'au 25.

LA VICTOIRE DE SHERIDAN

Démonstration contre Welden.

ORDRE DU JOUR DE LONGSTREET.

Les étudiants de la Caroline du Nord offrent leurs service a Richmond.

Le général Slocum recouvré à Atlanta.

Retraite de Price.

L'or à 218, le coton a 125.

Morganza, 1er novembre.

New York, 25 octobre — Les journaux de Richmond du 22 contiennent un qui nait en substance : le défaite d'Early par Sheridan est reconnue par la presse sudiste qui dit que Early lui-même, qui admet que Sheridan a pris 20 pièces d'artillerie, mais prétend que la poursuite par les troupes américaines n'a pas eu d'importance, car rien n'a été faite que par la cavalerie, l'infanterie fédérale ayant été trop démoralisée.

L'*Enquirer* dit que l'équipage de camp capturé le matin a été repris avec les canons. Cette feuille n'évalue qu'à mille hommes les pertes rebelles en tués et blessés, outre quelques prisonniers.

Le département de la guerre à Richmond a lancé un ordre pour soumettre à la conscription un étudiants des employés dans le service du ministère de guerre, ce qui enverra 4000 hommes à l'armée. L'ordre occasionne un vif mécontentement et indique l'extrémité à laquelle les rebelles sont réduits.

Le Goldsboro *Journal* mentionne que démons tration faite récemment par une force de moins mille Yankees contre Weldon, Caroline du Nord.

Longstreet annonce par un ordre du jour daté du 19 octobre, qu'il prend le commandement du premier corps de l'armée confédérée.

Un certain nombre de collégiens et d'étudiants des collèges de la Caroline du Nord ont offert leurs services au gouvernement de Richmond, qui les a acceptés. Ces jeunes gens qui ont déplaisé dans les retranchements à Richmond.

L'*Augusta Chronicle* dit que le général Slocum, qui occupe Atlanta, a renforcé ses lignes au point d'abandonner une partie de la ville, que le colonel rebelle Iverson a pu traverser sans être inquiété.

Le Macon *Intelligencer* dit que les rebelles font des préparatifs pour rentrer à Atlanta sans garder.

New York, 25 octobre—Les nouvelles reçues au département de la guerre du Missouri sont bonnes. Price a été battu et retraite aussi vite que possible.

Le secrétaire Stanton a renvoyé 20 commis du département de quartier-maître qui sympathisent avec la rébellion.

Marches.

L'or a fermé le 25 à New York à 216, le coton à 1.24.

Nouvelles de guerre.

Morganza, 1er novembre.

Le bateau-paquebot de Memphis *Belle St. Louis*, dans son dernier voyage de Memphis, a été abordé par des guérillas jeudi dernier à Hardwolph, Tennessee. Deux payeurs et le mécanicien McBride ont été tués. Le bateau a est échoué de rive gauche 20 des guérillas à bord.

Le *Forsyth* a pas éprouvé d'accident dans la traversée et n'a pas vu de guérillas. Parmi les passagers se trouve Miss Canby, femme du major général de ce nom, Mme Dean et sa famille, Mme Hariber, la femme du capitaine Cook, la femme du général Jeff. Thompson, de l'armée confédérée, M. Charles Marrion.

Le *Forsyth*, capitaine Burdeau, arrivera à la Nouvelle-Orléans mercredi matin, et repartira pour Cairo jeudi après midi.

Mouvement sur la James River.

Le correspondant de la *Tribune* lui écrit de l'armée sur le James, à la date du 22.

Comme au point du jour, nos batteries de terre, commandées par le capitaine Ashby, de la 3e artillerie de New York, ont envoyé sur la flotte rebelle, des bombes de 30 et 30 livres, ce qui a promptement obligé leurs canonnières de bois à s'abriter sous le fort Darling et sous leurs autres batteries de terre.

Les trois béliers cuirassés, cependant, ont rendu le complément de leurs canons le plus d'une heure, jusqu'à ce que leurs cheminées fissent à peu près ensevelies. Une de nos bombes avait fait sauter le gaillard d'arrière de *Richmond*, tuant ou blessant trois marins. Alors la ce dernier retira un a un hors de portée, on laissant à nos batteries réduites élevées derrièrement sur le côté ouest de James le soin de continuer le duel avec la batterie de capitaine Ashley et un autre de nos forts élevés un peu plus bas.

Cette redoute a envoyé des boulets de 100 livres pour répondre aux bombes de 30 de 30 de capitaine Ashby, mais elle a reçu des boulets de même calibre de nos basses batteries et finalement elle désonnitna la partie.

Le résultat de cette affaire a été de faire reculer la flotte rebelle à un mille plus haut que le point où elle stationnait auparavant. Michael Lynch, soldat d'ordonnance de capitaine Ashby, a eu la jambe emportée par un fragment de bombe et son cheval a été tué.

New York, 25 octobre—Nos blessés sont rapidement transportés de Martinsburg à Winchester, et le général Sheridan prend ses arrangemens pour faire un autre mouvement aussitôt que Grant en donnera le signal. Il est déjà pourvu de matériel pour une autre campagne et il ne restera pas longtemps oisif.

Le correspondant du *Herald* lui écrit de Chattanooga à la date du 18 :

Sherman ne pensse pas trop Hood, mais il attache de l'importance dans la vallée, si c'est possible, pour y faire petit de famine.

Hood a complètement échoué dans son but de capturer des provisions. Il fait tout ce qui peut pour tirer un coup de feu. Il a tâché de s'en retourner par un petit défilé, mais l'ennemi l'a bloqué, il a renoncé à sa tentative. On rapporte ce matin qu'il est à un mille et demi au-delà de Fayetteville. Sherman est peut-être à six milles de lui.

Le vote du 113e régiment de New York comme suit : Lincoln 485—McClellan 7.

Le 189e de New York a voté : 481 pour l'Union, 77 pour le candidat démocrate.

Les votes ont été envoyés par la mail.

Autres nouvelles du Sud.

Nous trouvons dans les journaux de Mobile d'où 22 au 28, le bulletin supplémentaire de nouvelles qui suit :

Une autre bataille devant Petersburg.

Petersburg, 21 octobre—On rapporte que l'ennemi se porte en forces considérables vers notre extrême droite, à sept milles au-dessous d'ici entre les chemins de Weldon et de South Side, et que des escarmouches ont commencé au lever du soleil.

Petersburg, 27 octobre—L'ennemi avec une force de cavalerie et d'artillerie et trois corps d'infanterie, le 2e, le 5e et le 9e, a fait un détour en mitre, pour attaquer notre droite. Il a refoulé notre cavalerie et occupé le chemin plankéité, près de Burgess Mills, à 7 milles au-dessous d'ici.

Nos forces étaient disposées à lui faire face et l'en chasser hors vivement de quatre heures à la nuit.

L'ennemi tenait encore alors la route plankéitée.

Ce mouvement place l'ennemi plus loin du chemin de South Side qu'il ne l'était auparavant.

Le combat n'est pas fini.

De l'armée de Mood.

(*Selma Reporter*)

Un monsieur qui arrive du front nous informe que notre porte entière dans le dernier combat contre Resse n'excède pas 50 hommes, en tués, blessés et prisonniers.

On dit que Sherman était présent et que en force était de 10,000 à 15,000 hommes, en infanterie, cavalerie et artillerie.

Notre force se composait de 3e et 1le Texas, 3e Arkansas, 4e Alabama et du régiment du colonel Armstead, tout cavalerie avec deux pièces d'artillerie.

Ils firent une brave résistance, repoussant trois fois les assauts avec un grand massacre mais traversant les Yankees en force assez considérable, ils se retirèrent en bon ordre, mais perdirent que nous n'avons dit.

Brièvement Sherman qui s'était avancé avec autant de troupes, comptait avoir à faire à autre chose qu'à une petite division de cavalerie de 800 à 900 hommes.

Une grande réceptn.

Le Raleigh *Confederate* estime ainsi le récol tes faites dans le comté de Wake Caroline du Nord : 1,087,360 livres de foin, 500,000 boisseaux de maïs, 81,956 boisseaux d'avoine, 16,335,080 livres de fourrage.

Discours du sénateur Sumner

(*Mobile Register.*)

Le sénateur Sumner, de la Louisiane, en réponse à une invitation qui lui avait été adressée, a prononcé hier soir un discours du balcon de Bailie House. Il y avait beaucoup de nègres présens, et la bande de la 1er régiment de la Louisiane a exécuté brillamment quelques uns de nos plus beaux morceaux.

M. Sumner a parlé pendant une heure environ. On ne pourrait reproduire son sentiment, avec exactitude, qu'en donnant ses propres paroles. Mais il n'a rien avancé que nous ne pensions approuver, et conséquemment nous qui connaissons les opinions de ce journal savons à peu près ce qu'il a dit.

"Depuis nombre d'années nous n'avions pas entendu un discours plus rempli de faits, de pensées graves et de sens droit et de temps à autre plus éloquent. Ce discours a été adressé surtout à la raison et non aux passions des auditeurs.

Reconstruction.

(*Richmond Dispatch.*)

Nous avons déjà dit que nous acquiétions MM. Brown, Boyd et Stephens du dessein d'occuper la conscription. Mais ce sont des politiciens opposés à l'administration. Ils devraient réfléchir dans du temps aussi tâtdivers que ceux-ci ne peuvent rien faire de bon pour aider à l'insuccès, en poursuivant une sorte d'action trop proche pourrait d'ambition. Ils diffèrent en politique, ils pourraient détruire le pays. Ce n'est pas le moment de monter des pétitions et tout ce qui ressemble de même pouvait justifier aujourd'hui de pareilles mesures.

Succès d'une manufacture de drogue.

MM. J. E. Mosier & Co, fabriquent des drogues que les jugeo les plus compétens comparent aux meilleures des fabriques du Nord. La fabrique Mosier est située dans le district d'Orange Caroline du Sud, a 24 milles de Columbia, et tous les préparatifs sont faits pour manufacturer sur laquel de 4000 yards de tissu de coton, et même davantage. On y fabrique tout ce qu'on y emploie, excepté l'huile de lin et la toile de coton.

Développement de la guerre.

Le Richmond *Whig* dit que le Nord a appelé au campagne jusqu'à plus de trois millions d'hommes. Les fédéraux ont en outre quelque 600 navires de guerre, vaisseaux, parce qu'ils ont fait ce nous ont empêché de faire, au million d'hommes de plus.

Ils ont l'avantage d'une surabondance de munitions et d'armes les plus belles et les plus effectives du monde. Leurs moyens de transport sont dix fois supérieurs aux nôtres. Ils ont un stock immense de chevaux de cavalerie et d'artillerie, peuvent les bien nourrir et les remplacer aussitôt qu'ils sont inservables. Ils peuvent nourrir et tuer leur bétail mieux que nous ne pouvons le faire et ils peuvent mieux les soigner quand ils sont blessés ou malades, ce qui ajoute grandement à leur puissance effective. Il était possible de souvent un homme tous ces avantages, on les trouverait à coup sûr équivalant à 500,000 hommes de plus. Ainsi on peut dire que l'ennemi auquel il nous a fallu faire face et auquel nous avons résisté heureusement jusqu'à ce jour, a représenté à peu près une force égale à quatre millions et demi d'hommes.

La milice de Georgie de nouveau en campagne.

(*Richmond Whig du 19 octobre*)

Les 30 jours de congé accordés à la milice géorgienne étant expirés, elle a reçu ordre de se rendre de nouveau à Macon et l'Augusta *Chronicle* pense qu'elle sera conduite sans délai sur le front.

Beaucoup de miliciens sont déjà arrivés au rendez-vous.

Le général Rood a exprimé beaucoup de satisfaction sur la manière dont les miliciens s'étaient comportés pendant leur congé et nous ne doutons pas qu'ils ne gagnent de nouveaux lauriers. Jamais peut être troupe nouvelles ne se conduisirent et bien en campagne que la milice de Georgie.

NOUVELLES DE MATAMOROS ET DE BROWNSVILLE

Par le steamer des Etats-Unis *Alliance* arrivé hier soir de Brazos Santiago, Texas, on a reçu de Matamoros des nouvelles qui ne s'accordent que sur un point : l'occupation paisible de la ville par les Français en plutôt par les impérialistes, car le commandant de la place est le général mexicain Mejia.

Le général Mejia et le colonel Drayton a été remplacé à Brownsville et dans le district environnant, par le général Slaughter. Le colonel Ford commande les troupes qu'on suppose forte de 800 hommes.

Les rebelles ont reçu deux canons, une pièce rayée de 12 et une pièce unie de 6. Les déserteurs prétendent que Slaughter viendra avec 1 canons de plus.

Le général Mejia a ordonné qu'un grand fandango fût donné le 25, 26, 27 à Matamoros pour célébrer l'établissement de l'autorité de l'Empereur dans l'Etat de Tamaulipas.

D'après une correspondance, les rebelles de Brownsville ont levé la quarantaine sur la Nouvelle-Orléans, auraient seulis prix pour à ces fins et les Mexicains se seraient tenus à l'écart.

Une autre correspondance semblerait être le contraire et prétendrait que les impérialistes sont très froids envers les rebelles et plains de confiance pour les fédéraux.

Quant à Corpus Christi, il est dit d'une part qu'il a été envoyé en expédition à Camargo par le commandant en chef, tandis que d'autre part on assure qu'il se contente de jouer de la grande forlanne à Matamoros où il vit en simple particulier.

D'après cela, il n'aurait obtenu aucun grade dans l'armée impériale et tout ce qu'on lui a accordé c'est de jouer tranquillement des vastes dépouilles qu'il a en accumuler.

Situation militaire.

PROGRÈS DE LA CONQUETE.

(*N. Y. World du 21*)

La guerre sur les derrières prend rapidement les dimensions de la guerre sur le front. Les guérillas foisonnent dans le Nord de la Virginie, notamment le long de la ligne de Potomac, menacent Alexandrie et traversent, quand cela leur plaît, à Poolsville, dans le Maryland.

Les guérillas Jennison et la volpinié le Kentucky, font des pointes jusques dans le village de Covington sur l'Ohio et capturent des trains de chemin de fer à quelque milles seulement de Lexington. Ils approchent assez de Louisville pour en voir les clochers. A Brandonburg, ils ont fait le recrutement et ils menacent la navigation de l'Ohio à Hawkesville.

Pabnoch, dans l'attente de leur approche, se tient sur la défensive, tandis qu'ils exercent une autorité confédérée dans l'Ouest-Kentucky, en faisant entrer dans une levée nouvelle des milliers d'hommes qui veulent se venger d'une tyrannie sanglante. Les guérillas sont nombreux dans le Tennessee, il occupent les bords de Cumberland au nord ouest de Nashville. Ils parcourent tout le "district occidental," coulent des les transports de l'Ouest du Tennessee, menacent Columbus et infestent dans les nuits sombres les environs de Memphis.

Un voit partout des guérillas dans le Missouri. Ils se portent de St-Louis au nord de St-Louis, à l'ouest de St-Louis, capturent des trains, faisant des prisonniers, détruisant les voies et venant à leur gré jusqu'à quelque milles du fleuve. Ils se promènent librement en cavalcade, prenant, mangeant et enrôlant à leur bon plaisir, regards sur les riches prairies des limous.

Dans le Missouri, cependant, cette guerre sur les derrières, a pris toute la forme et la gravité des opérations sur le front. Price est le seigneur suprême du Missouri. Les dépêches annoncent qu'il lemient supposer qu'il est sur le point d'être chassé ou sont que des tonnes électorales. Voilà quelque chose de plus sérieux que Rosecrans est toujours à la veille de se mettre en campagne, mais nous présumons qu'avec sa poignée d'hommes, le général Price le prient. En attendant, Price déclare qu'il est venu hiverner avec son armée du Missouri, et le lui ont fait une fameuse bien. Versez-le vous en ! Il est vrai, tout bonnement des coups à lui envoyer des recrues. Il les reçoit par 1,000 de chaque comté et quelques uns lui ont envoyé jusqu'à 2,000 hommes. Dans un de ces, les hommes qui ont été mis hors la loi, qui se trouvent ainsi sans enfans ou parents, accourent vers lui, bien montés et bien armés, inspirés et guidés par un esprit de vengeance mortelle.

Price doit avoir reçu déjà au moins 10,000 hommes de renfort, et avec les recrues qui continuent à lui arriver, trois devons nous attendre à ce qu'il domine chaque pouce de terrain dans l'Etat l'été prochain, avec une armée de 30,000 ou 10,000 hommes excités par la vengeance.

La conquête au nord de la Virginie, dans le Kentucky, le Tennessee, en Louisiane, dans l'Arkansas, en Floride, en Georgie, doit être avant longtemps abandonnée ou reprise à nouveau si la guerre ne devait être terminée heureusement dans le délai de 90 jours. Et quel heureux temps ce sera pour tous, lorsqu'il n'y aura plus de guerre sur le front parce qu'elle sera sur les derrières, qu'il n'aura plus de guerillas parce qu'il en aurait plus de territoires à parcourir et quand chaque habitant de ces Etats-unis, avec un bras en une jambe et bois, sous un signe en son bras droit, l'un son Bible, avec une centaine de piastres en groupbacks dans sa poche, personne pour l'effrayer, il en n'est M. Abraham Lincoln et son armée de collecteurs.

EUROPE.

L'idée du congrès européen.

Nous empruntons au *Constitutionnel* des 5, 6 et 7 octobre les paragraphes suivants :

La *Presse* de Vienne insiste sur l'utilité d'une entente de l'Autriche avec la France sur les affaires de la Péninsule, et elle ajoute : l'idée d'un congrès général. Tous les arrangemens directs entre Vienne et Paris seraient incomplets, suivant les Espagnols, et l'adhésion de la France leur faisait défaut. "Nous avons un intérêt réel, dit la *Presse*, à conserver de bons rapports avec la France, et nous avons lieu de croire que, de son côté, elle est disposée à rester avec nous sur un pied amical. Napoléon III est un souverain qui mérite d'être écouté. C'est un personnage prudent, et la réalisation de son projet de congrès général nous paraît le seul moyen de mettre un terme aux inquiétudes toujours renaissantes de l'Europe."

Le *Boischefter* publie une correspondance de Londres qui conseille à l'Autriche de reconnaître le royaume d'Italie dans ses limites actuelles, et de satisfaire à la fois la France et l'Angleterre.

Le *Wanderer*, enfin, se prononce contre toute idée de conclusion. Il trouve que l'abandon de la Vénétie serait préférable à une pareille politique.

Dans les journaux italiens, il n'y a aujourd'hui à signaler qu'un article de la *Discussione* qui établit la situation du parlement vis-à-vis de la convention du 15 septembre. Les stipulations relatives à l'évacuation de Rome ne semblent donner lieu à un vote des chambres, le roi ayant seul le droit de conclure des traités avec les puissances étrangères. En revanche, le parlement aura à décider la question de la translation de cette capitale, puisqu'il aura à voter les crédits nécessaires à l'exécution de cette mesure.

Nous avons cité hier un article de la *Presse* de Vienne qui se prononçait pour la réunion d'un congrès général. La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, organe ministériel de Berlin, dans la feuille prussienne est d'un que "le congrès, qui était destiné à consolider l'ordre des choses en Europe, aurait beaucoup plus de chances de succès en ce moment où, en Italie aussi, il pourrait se baser sur une situation qui offre plus d'éléments positifs et durables."

Une correspondance de Berlin adressée à l'agence Havas parle également du Congrès. "Il est certain, dit cette lettre, que si on reproduisait aujourd'hui l'idée du Congrès, elle serait mieux accueillie en France que jamais, en présence des graves complications de la politique européenne.

La presse étrangère, en continuant à discuter la convention du 15 septembre, accentue de plus en plus l'utilité de la réunion d'un Congrès général. Nous avons cité, ces jours-ci, les articles de plusieurs journaux de Vienne et de Berlin qui expriment cette idée. Aujourd'hui encore, c'est la *Presse* de Vienne qui cherche à démontrer l'opportunité d'un Congrès, soit au point de vue européen soit au point de vue particulier des intérêts autrichiens. "Le Congrès," telle est la conclusion de cet article, "m'ouvrirait les portes du temple de la guerre; de son délibérations devra sortir, au contraire, la paix de l'Europe."

Mêmes retrouvons encore la même pensée traduite dans une feuille de Madrid, l'*Epoca*. La feuille espagnole prétend que le voyage de lord Clarendon à Vienne a pour but "d'amener une entente qui pourra, dans un avenir prochain, se traduire en réunion d'un Congrès européen."

Les partis en Italie se préparent pour la prochaine campagne parlementaire. Le journal l'*Italie*, en recommandant aux ... le projet de concours de tous les hommes de cœur et de talens, exprime l'espoir que la représentation se renouvelle à la hauteur de la situation.

Les journaux anglais ne s'occupent que des affaires d'Italie et de la dépêche de M. Drouyn de Lhuys. Tous les organes de la presse, à quelque opinion qu'ils appartiennent, continuent à approuver sans condition la politique du gouvernement français.

Le gouvernement anglais a nommé lord Wodehouse vice roi d'Irlande. Ce choix qui est généralement approuvé par le public anglais, est une désapotion pour les Irlandais qui avaient vivement sollicité la nomination du prince de Galles à cette charge importante. Le prince avait favorablement accueilli la demande des Irlandais, mais il paraît que la reine n'a pas jugé convenable d'y adhérer.

Faits Divers

—Un fabricant de fleurs artificielles, véritable artiste, qui compose les guirlandes les plus ravissantes, les coiffures les plus inédites et les plus gracieuses, avait mandé l'autre jour un mannequin, non fouvisseur habituel, pour tous les accessoires qui concernent l'empilleur.

Ou sait en effet que les délicates en matière de mode ne se contentent plus de fruits et de gouttes de rosée pour tout les fleurs, il leur faut encore l'insecte brillant et léger, pour animer le paysage de ce paradis terrestre en miniature.

Le mannequin était fait ; le fleuriste avait glané dans les cartons de son fournisseur tout ce qu'il y avait trouvé de plus élégant et de plus chatoyant.

Tout à coup, frappé d'un trait de génie, et soulevant l'effet merveilleux que produirait la svelte libellule au front d'une jolie femme :

—Ah ! dit-il, envoyez moi donc aussi des *demoiselle*.

—Monsieur, répliqua l'autre d'un air contrit, je n'ai jamais pu tenir cet article là. C'est trop fragile !

Jugez de l'éclat de rire qui secoua les vitres dans un atelier de vingt ouvrières.

—On annonce l'engagement définitif à l'Opéra, du ténor italien, M. E. Nardin, désigné par Meyerbeer lui même pour remplir l'un des principaux rôles de l'*Africaine*.

M. Nardin est pensionnaire de l'Académie impériale de musique à partir de 1er octobre, et son engagement est de deux ans, mais cet artiste se réserve à donner quinze représentations au Théâtre Italien, d'ici à la fin de l'année.

L'administration a fait connaître leurs rôles aux principaux interprètes de l'*Africaine*.

—On va jouer pour la première fois à Rome, les *Huguenots*, mais la censure a exigé le changement du titre et du lieu de la scène. L'ouvrage s'appellera *Renato de Grosmarli*, et tous les personnages seront Hollandais.

Le rôle de Rôdo sera rempli par Mme Bellini Trebelli.

—Il est mort, récemment, aux environs d'Olmutz (Moravie), un campagnard âgé de cent dix ans et trois mois. Ce centenaire, qui, jusqu'à la fin de sa longue carrière, a joui de ses facultés physiques et mentales dans toute leur plénitude, était à la veille d'épouser en quatrièmes noces une jeune fille de vingt trois ans.

—La mière augmente dans une proportion inconnue de l'Angleterre. La semaine passée, le nombre des ouvriers de Manchester, qui sont portés sur les registres de secours, n'est accru considérablement. Plusieurs manufactures de coton se sont fermées, surtout dans le district d'Ashton, où pendant la semaine quatre cents ouvriers nécessiteux ont grossi les rangs de ceux qui sont déjà soutenus par les caisses de secours.

CHRONIQUE LOCALE

ARRESTATIONS DANS LE NOUS DOCTEURS—Voici un tableau des arrestations qui ont été faites dans les quatre districts de la ville, du 1er au 31 octobre :

Premier District—Hommes, 334, femmes, 161, matelots, 25, soldats, 65, hommes de couleur, 90, femmes de couleur, 39. Total, 720.

Deuxième District—Hommes, 187, femmes, 95, matelots, 36, soldats, 40, hommes de couleur, 69, femmes de couleur, 61. Total, 487.

Troisième District—Hommes, 91, femmes, 35, matelots, 5, soldats, 11, hommes de couleur, 18, femmes de couleur, 9. Total, 169.

Quatrième District—Hommes, 30, femmes, 17, matelots, 2, soldats, 6, hommes de couleur, 11, femmes de couleur, 1. Total, 68.

Récapitulation—Hommes, 742; femmes, 308, matelots, 69, soldats, 120, hommes de couleur, 191, femmes de couleur, 111. Total, 1,191.

COUR PRÉVOTALE — Aucune affaire importante n'a été appelée hier à la Cour Prévotale.

Un individu qui on accusait d'avoir enlevé, des écuries d'un vétérinaire, de l'avoine appartenant au gouvernement, a prouvé son innocence et en a été quitte pour la peur.

Le magistrat a remis plusieurs interrogatoires à un autre jour.

FEUILLETON.

LE DUC DE CARLEPONT.

PAR ANNEE ACHARD.

XXXVII—Suite.

Il tressaillit et regardant autour de lui

—Dans ces lieux et quand tout me la rappelle..... ah ! misérable !..... ce ce donc à l'aide de sophismes de dialectique que vous me tromper moi-même !..... Est-ce là qu'il faut chercher ma force ?..... Je l'aime, ou je l'aime ! mais qu'importe ? dois je désvouellement ou non rendre à qui de lui est donné ?..... Ah ! leur dois à tous deux, au père comme au fils, l'air que je respire, la lumière que je vole..... Mon père, mon bienfaiteur, mon ami, Fernand, l'âme s'ouvre et l'esprit s'éveille par eux, je sais et je sais..... Un mot ramené dans ma poitrine d'où il m'en a chassé, m'ouvrit les portes de la vie..... Et un temps où je ne dire que le duc de Carlepont avait deux enfans..... entre nous et tenant la balance égale..... Je ne suis qu'un intrus dans la maison, la moitié du cœur ! et maintenant qu'une occasion se présente d'acquitter mes dettes d'un seul coup..... j'hésiterais ! Allons donc ! si mon cœur murmure, eh bien ! j'écraserai..... Il se cambre comme un bohémien, je finirai comme un aventurier, voilà tout..... Léopoldine sera parmi les ombres..... Je saurai traversé l'amour et l'oublierai..... et un jour viendra où son nom même sera pour moi comme un son qui passe dans l'air et meurt sans laisser d'écho.....

Tout à coup un fait de larmes couvrit son visage.

—Ah ! je l'aime ! je l'aime s'écria-t-il.

Mais se redressant et frottant son cheval qui partit comme un trait.

—Ah bien ! qu'il dit-il.

En arrivant à Mainzy Gilbert ne savait pas encore ce qu'il ferait, il savait seulement qu'il commettait à Henri une preuve éclatante de son souvenir.

Tout le monde reposait dans le château. Il passa dans une pièce où la conversation se prolongeait quelquefois, et, en sortant de cet endroit il vit que le jeune Henri, qui avait mis la plume en la table et sur le pupitre d'un plan ou monsieur de Malgine tout ouvert. Léopoldine s'était assise là. Gilbert se jeta dans un fauteuil, l'esprit lu vrant. Tout lui rappelait celle à laquelle il voulait renoncer.

—Ah ! que faire ! se dit-il

En ce moment, le hasard lui fit jeter les yeux sur un journal. On y parlait d'une fête qui devait avoir lieu dans la ville voisine, et à laquelle il n'ignorait pas que Mme de la Morlaie et sa fille devaient assister.

Le programme était superbe : cavalcades, bal, concert, représentation dramatique, chasse n'y manquait. On avait emprunté aux villes les plus importantes de la province les clémens d'une journée de plaisir consacrée au soulagement des pauvres. Parmi les artistes et renom, chanteurs et musiciens appelés tout exprès pour la cérémonie, et dont la présence devait ajouter à l'éclat de cette solennité, le regard distrait de Gilbert tombe sur un nom dont les trois syllabes le firent tressaillir comme si elles eussent été un talisman. Le pouvoir magique tracées en caractère de feu.

Mme d'Albreuse ! s'écria Gilbert, et il rejeta le journal.

Sa résolution venait d'être prise subitement.

On se souvient des circonstances qui avaient marqué la rupture de Mme d'Albreuse et Gilbert. On ne remonte jamais sur une pente fatalité descendue par degrés : attiré par le gouffre Mme d'Albreuse y était tombée. Elle avait vu venir le jour où, le cœur et le cerveau de plus en plus, toutes les portes s'étaient fermées devant elle. Bientôt elle appartint à ces tribus de ordinaires déclassés qui, tout en tenant encore au monde par leur origine et leurs alliances, ne le touchent plus par leurs habitudes. M. des Bordes était parti. M. le baron de Fraiz avait été pris par une dissension ou un mot pas en qu'elle lui avait dit. Mme d'Albreuse : Jolie fit un pas de plus, et le monde aprrit que l'une des plus élégantes femmes qui avaient traversé les salons de la chaussée d'Antin, venait de signer un engagement avec le théâtre des Variétés, son nom—elle est en ce point sûre ! orgueil, on, si l'on veut, la vanité de sa chute—parut sur l'affiche. Elle débuta dans une féerie faite tout exprès pour elle par deux auteurs en vogue, et ses amis lui firent un succès. On vit les loges d'avant scène et l'orchestre applaudir de compagnie. Mme d'Albreuse aima les jeunes gens de l'orchestre et les jeunes gens en belle toilette des avant-scènes. Elle avait l'apparence d'une voix et la surface du talent. Le reste se devine.

Lorsque Gilbert découvrit son nom dans les colonnes d'un journal, elle était en représentation dans le chef-lieu du département. En un quart d'heure il est fait son siège.

—Allons ! pensa-t-il, j'ai trouvé ce que je cherchais !

Il se leva, promena ses regards autour de lui, s'approcha du piano, embrassa furtivement un gant oublié sur le bord du clavier, et se jeta dehors.

Le matin venu, Gilbert partit pour la ville où il était sûr de rencontrer Mme d'Albreuse. En sorte, remise à une cambriste qui portait de long rubans flottans sur le cou, lui ouvrit la porte du bondoir de l'actrice. Je le intendit la main :

—Vous n'avez donc pas peur d'être dévoré tout vivant d'ici-elle. Vous savez, je ne puis plus de celles dont on a pu dire :

La mère en permettre la lecture à son fils.

Gilbert haussa les épaules et grimaça :

—Cela se trouve à merveille, répondit-il, je viens tout exprès pour me faire croquer.

—Comment l'entendez-vous ?

—Mais cela s'explique de soi.

—Parlez, j'ai trente-deux dents à votre service.

—Je vous ai vue l'autre jour à Nantes. Vous jouiez un travesti, je ne sais plus dans quelle pièce.

—*Les Folies d'Eté*. C'est une féerie dans laquelle j'ai débuté.

—Vous étiez charmante.

—On me la dit quelquefois.

—Je ne vous connais ni de vue depuis ce jour-là, et vous envie irrésistible m'a pris de venir le connaître plus avant.

—Vous êtes gourmand, Monsieur de Lantis.....

—Je n'en n'en vante, Madame. Or, vous savez à peu près qui je suis, j'adjoinrai seulement que mon cœur est en convalescence, et que, pour achever en guérison, il me faut un docteur point trop farouche, un docteur qui aime le beau et les petites gaieties, le mouvement et les belles étoffes. Pour vivre en ce lieu, il faut une âme, j'ai trouvé un dépôt chez un banquier de voisinage une somme ronde qui demande à prendre son vol..... Voulez-vous, par charité, m'aider à lui rendre la liberté ?

Mme d'Albreuse moraut le bout de son petit doigt et d'un air de nonchalance :

—C'est que je suis fort occupée, dit-elle, et j'ai fort envie de vous être : Passez votre chemin, monsieur.

—Je cessé de la *fécondité*..... les amis des mauvaises jours n'ont ils pas quelque droits qu'ils puissent faire valoir ?

—Les amis, oui, mais les ennemis ?

—Eh ! Madame, si on ne pardonnait qu'à ceux qu'on aime où serait le vertu ?

—Allons, je me rends, répéta Julie avec un sourire, et je mets toutes mes griffes à votre disposition.

Une main blanc et blanche tombe dans celle de Gilbert, qui la baise, et étant presque assoupi le cordon d'une sonnette :

—Eh vite ! crie-t-il, une voiture, quatre chevaux, des jockeys, et qu'on nous serve cela rondement !..... S'il n'y a pas des cochemiers sur les cocottes, et des roues sur le tapis, je cesse le maître de céans et j'en jette les morceaux à la tête des valets.

Puis, s'inclinant de nouveau sur la main de Julie :

—Voici pour le déjeuner, dit-il ; plus tard nous nous reverrons.

—Pour un homme qui a si grand appétit vous dînez bien pâle ! lui dit Mme d'Albreuse qui le regardait.

—Laissez, Madame, répliqua Gilbert, le bonheur a plusieurs livrée..... Ceux-ci le portent en rose, ceux-là en blanc : la couleur n'y fait rien.

Une heure après il était en voiture avec Mme d'Albreuse, et quelques jours plus tard, il quittait ses chevaux et conduisit à la Daumont par deux jockeys. La foule qui remplissait les rues s'écartait pour les laisser passer. Les bonnes gens des campagnes saluaient et disaient entre eux que c'était M. le préfet avec Mme la préfète. Julie, enveloppée de fourrures, riait dans son coin. Elle ne soupçonnait pas le compagnon à la dérobée et le trouvait charmant. Il lui semblait seulement que pour un homme qui faisait des folies, il les faisait trop sérieusement. Tout à coup elle se souvint d'Henri.

—C'était votre ami, je crois, dit-elle, votre meilleur ami ?

—Il l'est toujours.

—En effet, vous le lui prouvez, répliqua-t-elle en passant coquettement la main sur son manchon.

—C'est vrai, plus vrai encore que vous ne le supposez, répondit Gilbert, et cela de tout mon cœur.

Il donna ordre aux jockeys de passer sur la grande place ou la foie avait le plus de mouvement. C'était là qu'il était sûr de rencontrer Mme de la Morlaie et sa fille.

Une grande rumeur l'y précéda. On n'était pas habitué à tant de magnificence dans cette petite ville, et les yeux de la multitude se prenaient autour de la calèche du baron de Fraiz.

—C'est vraiment comme une première représentation dit Mme d'Albreuse.

—Et vous avez un vrai succès, répondit Gilbert.

Cependant quelques personnes qui l'avaient applaudie à Nantes commencaient à reconnaître l'actrice, et son nom volait de bouche en bouche. On y mêlait celui de Gilbert. M. de Lanta avait de pointe frémissant entre les épaules en levantant pourquoi l'un après l'autre, et par les mots bouches. Il lui prenait des envies folles de battre en voiture tandis qu'elles le regardait d'un air doux. Tout à coup son cœur battait à battre. Il venait d'apercevoir Léopoldine à l'autre bout de la place, dans la foule, comme un oiseau de proie dévorant une alouette dans les jeunes blés. Il eut un moment la pensée de s'enlever et pour la main sur le bouton de la portière, mais se raffermissant dans sa résolution. Il l'ouvrit et descendit en offrant son bras à Mme d'Albreuse qui descendit. Une heure après, le fiacre s'arrêtait devant une, il y arrêta, tous deux sortirent, Gilbert jeta au cocher une pièce d'or et prit le chemin de la Daumont.

Pendant ce temps la jeunesse de l'Abbé Albreuse sur ses pas, la mort dans l'âme. Quand vint le soir, Julie le ramena en souriant du sofa de son hôtel. Le soupier de Gilbert était servi. Elle entra dans une salle mange fleurissante éclairée, un domestique lui présente un bouquet.

—Rien n'y manque, dit-elle, pas même le bon quet des fiancailles.

Elle approcha le bouquet de ses lèvres, en tira une rose, et faisant signe à Gilbert de s'approcher :

—Venez, cependant-elle, je vous dois bien quelque chose en retour de ces surprises. Mettez-vous là, à genoux, et recevez-en le prix.

Gilbert obéit, mais à peine prit-il la rose qu'il lui voler par la fenêtre, il éclata.

—Et vous avez pu croire que je vous aimais ! s'écria-t-il. Vous avez pu penser que je m'asseyerais à cette table près de vous ! Vous avez pu croire que j'ouvrirais mon cœur à votre ironie, que je déchire le rideau. Prenez tout, et si votre faim a été éveillée, le forage est servi, manger.

Il jeta sur la table un chiffon de papier revêtu de sa signature, poussa la porte et se précipita dans l'escalier.

Mme d'Albreuse s'était levée le visage en feu. Elle vit le chiffon de papier, le prit, en parcourut le contenu, le mot mis à profit et s'élança vers la porte, le tenant tout frémissant à la main. Gilbert était déjà dans la rue, alors, déchirant le papier en mille pièces, elle en jonna le dédain à ses pieds, tout à coup elle s'arrêtait, elle les ramassa d'un geste convulsif, et les serrant dans une enveloppe qu'elle signa de son nom, elle tira le cordon d'une sonnette.

—Il verra que la bohémienne a été une grande dame ! dit-elle.

Un garçon de l'hôtel entra.

—Cent à M. le comte Gilbert de Lanta, dit-elle.

Restée seule, el